

ANTON ABLAS

L'Œuvre instantanée : le *Journal* d'André Gide

II *

La genèse du *Journal*

« l'histoire de l'œuvre, de sa gestation !
Mais ce serait passionnant... plus inté-
ressant que l'œuvre elle-même... »

Les Faux-Monnayeurs,
« Saas-Fée, III.

Si le *Journal* n'est pas normalement conçu comme une œuvre d'art, c'est en partie parce qu'il ne paraît pas comme un texte construit selon les règles que nous associons avec l'élaboration d'une telle œuvre. C'est-à-dire qu'il n'est pas un texte composé selon un plan élaboré à l'avance ; il n'est pas non plus le résultat d'une longue méditation — au moins au préalable ; et surtout, il n'a pas été retravaillé, méticuleusement façonné par l'artiste, avant d'être livré au public. Ainsi le *Journal* serait, dans la production gidienne, au moins au premier abord, presque à l'opposé d'une des œuvres de fiction. Prenons ce qui apparaît à première vue comme un contre-exemple, *Les Faux-Monnayeurs* — roman que l'on n'hésiterait pas à caractériser comme un des sommets de l'art gidien. Car il n'est pas difficile, dans *Les Faux-Monnayeurs*, d'apprécier le travail de l'artiste Gide ; on ressent, derrière l'œuvre elle-même, tout le travail d'élaboration — d'autant

* La première partie de cette étude est parue dans le précédent numéro du BAAG.

que c'est Gide lui-même qui révèle ce travail génétique dans le *Journal des Faux-Monnayeurs*. Mais si, justement, on analyse ce *Journal des Faux-Monnayeurs*, est-ce qu'on a l'impression que *Les Faux-Monnayeurs* ont été élaborés à partir d'un plan établi à l'avance ? En fait plutôt pas. À la lecture du *Journal des Faux-Monnayeurs* il devient vite apparent que l'élaboration du roman ne correspond pas du tout à nos idées reçues sur la composition d'une œuvre d'art. On pourrait aller jusqu'à dire que certains éléments génétiques des *Faux-Monnayeurs* sont plus proches de ceux que l'on associe avec... l'écriture du *Journal*. Regardons, par exemple, ce que dit Pierre Masson sur un des procédés qu'emploie Gide dans l'élaboration des *Faux-Monnayeurs* :

Gide conçoit [...] son roman comme un texte évolutif, où s'agrègent au jour le jour les éléments que la vie lui propose, non seulement par souci de modernité mais aussi parce que son livre doit être à l'image de sa personnalité nouvelle, un chantier permanent, ouvert au progrès ¹.

Ces observations sont sans doute en partie inspirées par quelques propos du *Journal des Faux-Monnayeurs*. Dans ce journal de la gestation du roman on voit comment, en effet, la trame des *Faux-Monnayeurs* évolue pendant sa rédaction. Au lieu de viser un point terminal, de procéder d'après un plan global, Gide semble laisser le récit se développer d'une façon assez inattendue. Par exemple, en ayant recours à des images végétales — métaphore qui revient souvent quand il veut évoquer le processus créatif —, Gide note comment le livre « semble parfois doué de vie propre » :

on dirait une plante qui se développe, et le cerveau n'est plus que le vase plein de terreau qui l'alimente et la contient, [...] il vaut mieux en laisser les bourgeons se gonfler, les tiges s'étendre, les fruits se sucrer lentement [...] ².

De même, les personnages du roman évoluent et semblent, eux aussi, doués de vie propre. Comme en témoigne la note datée de Coxyde le 6 juillet 1924 où Gide, comme il laisse entendre à la page précédente ³, explique comment il se met à l'écoute de ses personnages, comme, par exemple, Bernard Profitendieu :

Profitendieu est à redessiner complètement. Je ne le connaissais pas suffisamment, quand il s'est lancé dans mon livre. Il est beaucoup plus intéressant que je ne le savais ⁴.

Et si ces passages du *Journal des Faux-Monnayeurs* montrent clairement

¹. Pierre Masson, *Lire les Faux-Monnayeurs* (Lyon : Presses Universitaires de Lyon, 1990) p. 23.

². André Gide, *Journal des Faux-Monnayeurs* (Paris : Gallimard, 1927) p. 70 (6 janvier 1924).

³. Voir *ibid.*, p. 76 (27 mai 1924).

⁴. *Ibid.*, p. 77 (« Coxyde », 6 juillet 1924).

comment on peut parler des *Faux-Monnayeurs* comme d'un « texte évolutif », il y en a d'autres qui mettent l'accent sur la façon dont Gide laisse agréger « au jour le jour », dans l'élaboration de son texte, « les éléments que la vie lui propose ». Comme par exemple celui-ci du 21 novembre 1920 :

Tout ce que je vois, tout ce que j'apprends, tout ce qui m'advient depuis quelques mois, je voudrais le faire entrer dans ce roman, et m'en servir pour l'enrichissement de sa touffe ⁵.

En plus, dans ce domaine, le roman lui-même nous fournit un commentaire éclairant. À Saas-Fée, quand Laura, Sophroniska et Bernard le questionnent sur le plan de son roman *Les Faux-Monnayeurs*, qu'est-ce qu'Édouard trouve à leur répondre ? Rien de moins absurde, selon Laura et Sophroniska du moins, que : « J'attends que la réalité me le dicte ⁶. » Et les parallèles entre la technique d'élaboration des *Faux-Monnayeurs* de Gide et celle des *Faux-Monnayeurs* d'Édouard ne s'arrêtent pas là. On n'a qu'à regarder le *Journal* d'Édouard (l'équivalent fictionnel, en quelque sorte, du *Journal des Faux-Monnayeurs*) pour trouver d'autres propos qui vont dans le même sens :

X... soutient que le bon romancier doit, avant de commencer son livre, savoir comment ce livre finira. Pour moi, qui laisse aller le mien à l'aventure, je considère que la vie ne nous propose jamais rien qui, tout autant qu'un aboutissement, ne puisse être considéré comme un nouveau point de départ. « Pourrait être continué... », c'est sur ces mots que je voudrais terminer mes *Faux-Monnayeurs* ⁷.

Il n'est donc pas difficile de se ranger à l'analyse de Pierre Masson sur ce point. *Les Faux-Monnayeurs* furent, au moins en partie, conçus comme un « texte évolutif » ; c'est une œuvre d'art qui s'approche, en effet, d'une espèce d'agrégat construit au jour le jour, « un chantier permanent, ouvert au progrès ».

Bien qu'il soit évident que ces qualités génétiques sont très proches de celles qu'on associe normalement avec un journal — tout le passage de Masson cité ci-dessus pourrait s'appliquer au *Journal* de Gide : quoi de mieux en effet pour caractériser le *Journal* qu'un « chantier permanent, ouvert au progrès » ? —, notre motivation première, en établissant ce parallèle, n'est pas de rapprocher le *Journal* des *Faux-Monnayeurs*. C'est plutôt de montrer qu'une œuvre d'art, voire un chef-d'œuvre, n'est pas forcément conçue à partir d'une forme absolue, qu'une œuvre d'art, au

⁵. *Ibid.*, pp. 27-8 (21 novembre 1920).

⁶. *Les Faux-Monnayeurs* in *Romans, récits et soties, œuvres lyriques*, introduction par Maurice Nadeau, notices et bibliographie par Yvonne Davet et Jean-Jacques Thierry (Paris : Gallimard, « Bibl. de la Pléiade », 1958), p. 1082.

⁷. *Ibid.*, pp. 1200-1.

moins pour Gide, n'est pas toujours construite à partir d'une idée globale préalablement établie ; une idée que l'auteur s'efforce d'atteindre en façonnant les éléments dont il dispose. Au contraire, une œuvre d'art pourrait avoir un côté évolutif : l'idée de l'œuvre pourrait se parfaire pendant son élaboration.

En ce qui concerne le *Journal*, cette observation est bien importante. Car comme nous avons dit, le manque de plan, le fait qu'il n'est pas le résultat d'une longue méditation préalable, sont des motifs souvent évoqués pour retirer au *Journal* son statut d'œuvre d'art. En fait c'est justement dans l'apparente impossibilité de suivre la genèse du *Journal*, de pouvoir apprécier le cheminement de l'auteur pour arriver à son texte définitif, que le *Journal* semble faire défaut. On ne peut pas, c'est le moins qu'on puisse dire, par des procédés de génétique textuelle, suivre l'élaboration de l'œuvre à travers des versions manuscrites et ainsi voir ce travail de façonnage, une clé pour déchiffrer l'œuvre. Pis, on sait que le *Journal* n'en serait pas un si de tels manuscrits existaient. C'est donc vrai que dans un sens le *Journal* n'a pas de gestation. Il est né au moment même où le diariste écrit sur la feuille de son cahier ; c'est là, tout de suite, la version définitive — exception faite pour quelques remaniements légers sur les épreuves etc., pour faciliter la lecture du public. Cependant, pour le *Journal* de Gide, il existe une gestation d'une autre sorte. Le *Journal*, et c'est ici que sa modernité se fait jour, commente, tout au long du texte, sa propre gestation. Autrement dit, et pour emprunter une phrase à Éric Marty, la genèse du *Journal*, « au lieu d'être préalable à l'œuvre et séparée d'elle, [...] lui est, au contraire, coextensive ⁸ ». Et nous pouvons ajouter à cela une autre particularité de la genèse du *Journal* : non seulement cette genèse lui est coextensive, elle l'est sur toute la longueur du texte. C'est-à-dire que le *Journal* ne cesse d'évoluer : il n'y a pas de point où la pratique journalière semble être fixée, où l'on puisse dire que cette pratique soit, disons, « établie » ; et par conséquent, il n'y a pas de période où Gide renonce à faire des commentaires sur sa propre pratique journalière. On peut aller jusqu'à dire que le *Journal*, c'est un des points que nous espérons faire ressortir ici, est évolutif jusque dans son essence.

Commenter, au fur et à mesure qu'une œuvre se développe, le développement de cette même œuvre, c'est l'ouvrir à un jeu intertextuel sans limites ; c'est, selon nous, un des signes de sa modernité. Et jusqu'à un certain point, tout le texte doit être lu en fonction de ces commentaires auto-

⁸. Éric Marty, « Notice » in *Journal*, t. I, p. 1297. D'ailleurs Germaine Brée, dans son étude sur Gide, et en pensant plutôt aux œuvres de fiction, écrit, à ce propos, ceci : « pour Gide, chaque œuvre est simultanément création et théorie de sa création » (*L'Insaisissable Protée*, Paris : Les Belles Lettres; 1953, p. 29). En fait, ce commentaire pourrait s'appliquer, selon nous, également au *Journal*.

réflexifs. Il y a ici, nous semble-t-il, un parallèle à établir avec deux des textes peut-être les plus « modernes » de Gide, à savoir *Paludes* et *Les Faux-Monnayeurs* précisément. Dans l'un et l'autre Gide met en scène un écrivain en train d'écrire un livre qui a un rapport certain avec celui qui est écrit par André Gide — à tout le moins il porte le même titre ; il existe donc un jeu entre l'auteur du texte, André Gide, et celui qui est en train d'écrire le livre en question (le narrateur de *Paludes* et l'Édouard des *Faux-Monnayeurs*). Dans le *Journal*, bien sûr, il n'y a pas ce double fictif créé par Gide pour déclencher le jeu. Il y a, cependant, un auteur en train d'écrire un livre dans lequel un des sujets est l'écriture du livre lui-même. Tout cela pour dire que dans le *Journal* aussi, la question du processus est un des sujets enchanteurs.

Et c'est, d'ailleurs, un aspect du *Journal* que Gide n'avait en rien essayé d'occulter. Au contraire, il fait tout pour le souligner. Voici un exemple parmi beaucoup. À la fin du mois de mai 1905, Gide, plein d'entrain pour le *Journal*, écrit chaque jour plusieurs paragraphes. Les notes du 28, 29 et 30 mai contiennent, au total, seize paragraphes — pour la plupart, des résumés de ses activités, etc. Mais quand, dans les années 1930, Gide prépare cette section du *Journal* pour la publication ⁹, il écarte tous les paragraphes sauf un. Le voici :

(Je ne sais ce que signifieront plus tard pour moi ces notes, où je ne mets la plupart du temps que l'indication sèche de l'emploi de ma journée. Pourtant, je ne les veux point interrompre ; c'est une méthode où je persévérerai jusqu'à mon départ pour Cuverville, dans huit jours ¹⁰.)

Mis à part le fait que le lecteur risque d'être fourvoyé par la mention : « l'indication sèche de l'emploi de ma journée » — car Gide se réfère à des passages qu'il laisse tomber —, le fait que Gide décide d'inclure uniquement ce paragraphe autoréflexif, en écartant tous les autres, montre combien cet aspect du *Journal* lui est important. Gide semble avoir pris soin — et ceci tout au long de l'établissement des épreuves — d'inclure tous ces commentaires autoréflexifs, c'est-à-dire ceux qui parlent de la pratique du journal : visiblement ils font partie, selon lui, de la trame même du *Journal*.

Dans les pages qui suivent, nous proposons donc d'examiner les passages du *Journal* où Gide commente sa propre pratique du *Journal*, et ainsi, en examinant les éléments génétiques de ce texte, de suivre la genèse du *Journal*. Ces réflexions sont une espèce de journal du *Journal*, c'est-à-dire qu'ils sont, au *Journal*, ce que le *Journal des Faux-Monnayeurs* — avec, en plus, tous les passages à l'intérieur des *Faux-Monnayeurs* sur

⁹. À la fois pour les *Œuvres complètes* (t. IV, p. 521) et la Pléiade de 1939 (p. 160).

¹⁰. *Journal*, t. I, p. 457 (« Lundi » [29] mai 1905).

l'élaboration des « *Faux-Monnayeurs* » — est aux *Faux-Monnayeurs*.

* * *

Dans l'appareil critique de la nouvelle édition du *Journal*, l'éditeur, Éric Marty, s'est donné la tâche de décrire « très schématiquement » une chronologie du début du *Journal*. Quelques idées élaborées et termes utilisés dans cette analyse peuvent nous servir dans notre analyse des évolutions génétiques du *Journal*. Pour commencer, résumons donc quelques éléments de la « Notice ¹¹ » écrite par Éric Marty pour le premier tome du *Journal*.

En proposant trois dates clés, 1887, 1902 et 1905, Marty suit le développement de la pratique du journal chez Gide. Ces trois dates représentent autant d'étapes, selon lui, dans le développement du *Journal*. Pour établir ces « grands points de départ ¹² », Marty a recours à trois critères qui peuvent, d'après lui, indiquer une « pratique engagée du journal intime ¹³ », à savoir : la continuité temporelle de l'écriture, la continuité matérielle du support (le cahier), et la copie au propre (l'habitude qu'avait Gide au début de recopier ses notes « au propre » dans un cahier à part ¹⁴). Avec référence à ces critères Marty caractérise la période 1887-1889 et l'année 1902 (en réalité il ne s'agit que du début de l'année 1902) comme deux « tentatives avortées ¹⁵ » dans l'établissement de la pratique journalière. Car malgré le fait qu'une certaine continuité temporelle et matérielle ainsi que l'habitude de faire une copie des notes pendant ces périodes soit en évidence, la pratique journalière n'avait toujours pas, disons, « pris ». Le « véritable départ ¹⁶ » se situe en 1905, année où « la tenue du *Journal* se modifie ¹⁷ ».

Comment donc la tenue du journal s'était-elle modifiée selon Marty en 1905 ? D'abord les cahiers, d'après son analyse, sont « mieux tenus, mieux écrits dans leur graphie, dans la gestion de la surface de la page, dans la mention des dates ou des lieux d'écriture ¹⁸ ». En gros, on dirait que Gide commençait à prendre un intérêt accru à sa pratique. Mais au-delà de ces indices plus ou moins accessoires, l'écriture du *Journal* de l'année 1905 —

¹¹. Marty, *op. cit.*, surtout la section « Genèse d'une œuvre », pp. 1297-307.

¹². *Ibid.*, p. 1298.

¹³. *Ibid.*

¹⁴. Cette habitude, celle de recopier ses notes, n'était pas assez étendue pour constituer une méthode d'écriture du *Journal*. Et si, plus tard, Gide fait dactylographier ses cahiers, ce n'était que dans l'intérêt de garder une copie et de faciliter l'établissement des épreuves.

¹⁵. Marty in « Notice », *op. cit.*, p. 1303.

¹⁶. *Ibid.*, p. 1299.

¹⁷. *Ibid.* ; Marty souligne.

¹⁸. *Ibid.*, p. 1300 ; Marty souligne.

c'est ici que nous entrons dans le vif de notre sujet — devient plus consciente d'elle-même. Prenons comme exemple les « silences » : les périodes, plus ou moins longues, où Gide n'écrit pas dans son *Journal*. À partir de 1905 ces silences sont signalés par ce que Marty appelle des « signets », c'est-à-dire que dans le texte même du *Journal*, Gide commente ces silences, s'en excuse ou même cherche à les expliquer ; autrement dit, pour citer l'éditeur du *Journal*, les silences sont « pris en compte au sein même de l'écriture ¹⁹ ».

Et il n'y a pas que la reconnaissance des silences qui soit significative à cet égard. En effet tout commentaire à propos de la gestion de la pratique de tenir un *Journal* est significatif. Ici Marty propose une règle pour établir un rapport entre « l'autonomie » du *Journal* — l'autonomie par rapport à tous les autres écrits de Gide (rappelons que la distinction entre le *Journal* et le reste de l'œuvre fut, au début, peu claire — *Les Cahiers d'André Walter* par exemple, contiennent beaucoup de passages tirés plus ou moins textuellement du *Journal*) — un rapport donc entre l'autonomie du *Journal* et la fréquence des commentaires sur la gestion de la pratique. Cette règle est formulée ainsi : « plus l'écriture du *Journal* est autoréférentielle, plus celui-ci se fait œuvre autonome ²⁰. » Par la suite Marty invoque cette règle pour renforcer son argument sur le commencement de la pratique journalistique ; car les notes autoréférentielles deviennent plus nombreuses d'abord, d'une façon sensible, en 1902, et ensuite, d'une façon beaucoup plus marquée, en 1905.

Cette analyse de Marty, qui montre la façon dont le *Journal* atteint son autonomie par rapport à l'œuvre, et donc, comment le *Journal* devient une œuvre en elle-même, est de première importance pour une étude comme la nôtre. Car comme dit Marty lui-même, ces commentaires sur la gestion de la pratique journalistique sont une sorte de cadre d'écriture qui permet à Gide d'échapper à la « tentation de faire de son *Journal* un espace d'écriture purement abstrait et abstrait de forme ²¹ ». Autrement dit, sans eux, l'écriture journalistique perdrait vite tout ce qui la distingue de n'importe quelle écriture. Mais ces commentaires témoignent également de l'effort de Gide pour modifier sa pratique selon le sens qu'il choisit de lui donner. Car l'accès à l'autonomie ne signale nullement une quelconque monotonie de la pratique. Et c'est là, sans doute, une des raisons pour laquelle le *Journal* de Gide est un texte tellement réussi. Bien qu'il soit « autonome » à partir de 1902 ou 1905, le *Journal* ne cesse de se transformer, d'évoluer selon les exigences de son auteur. L'analyse de l'évolution de ces commentaires

¹⁹. *Ibid.*

²⁰. *Ibid.*, p. 1304.

²¹. *Ibid.*, p. 1307.

autoréférentiels — c'est ce que nous proposons de faire ici — nous permettra donc de suivre ces évolutions et ainsi d'approcher de plus près l'essentiel du *Journal* gidien.

Pour ce faire, il nous faut d'abord établir une façon de classer les commentaires autoréférentiels pour ensuite pouvoir apprécier comment ils sont répartis à travers le texte. Dans l'appareil critique du *Journal*, Éric Marty établit une taxinomie de ces commentaires autoréférentiels en les divisant en douze « fonctions autoréférentielles ²² ». Avec quelques modifications et additions, cette taxinomie peut nous servir de base pour notre travail. Voici donc les douze fonctions autoréférentielles de Marty :

1) *Métadiscours* : quand le diariste commente un autre passage du *Journal*, ex. « Je transcris ce passage, bien qu'aujourd'hui, 25 mars, il me paraisse assez faux ²³ ».

2) *Intertextualité* : par exemple quand Gide parle d'autres diaristes et de leurs pratiques journalières (Stendhal, Amiel, les Goncourt, etc.).

3) *Référentialité* : quand Gide mentionne ses supports matériels (cahier, stylo).

4) *Catharsis* : des notes telles que « je me calme en écrivant ces notes ²⁴ ».

5) *Fonction didactique* : « Ce carnet est commencé pour m'apprendre à écrire plus couramment ²⁵ » — fonction qui pourrait mieux être appelée « ascétique ».

6) *Simulacre* : « J'écris pour avoir l'air d'écrire ²⁶ ».

7) *Fonction inchoative* : tout ce qui touche le commencement — souvent associé avec le commencement d'un cahier (et donc lié à la fonction de la référentialité) mais qui pourrait être aussi simple que « Je recommence à écrire ²⁷ ».

8) *Autoréférentialité négative* : « Rentré éreinté hier, incapable d'écrire une ligne ²⁸ ».

9) *Autoréférentialité calendaire* : « Un vendredi, un 13, il ne fallait pas manquer cela » pour écrire dans le *Journal* ²⁹ ».

10) *Fonction destructive* : quand Gide dit avoir arraché des feuilles de son cahier ou même brûlé des parties de son *Journal*.

11) *Autoréférentialité éditoriale* : « Si ces carnets viennent au jour, plus

²². *Ibid.*, pp. 1304-6.

²³. *Journal*, t. I, p. 311 (5 janvier 1902) — note en bas de page.

²⁴. *Journal*, t. I, p. 331 (« Dimanche » [19] janvier 1902).

²⁵. *Journal*, t. I, p. 445 (« Jeudi matin » [11] mai 1905).

²⁶. *Journal*, t. I, p. 440 (« Bordeaux », [4 ou 5] mai 1905).

²⁷. *Journal*, t. I, p. 134 (10 juillet 1891).

²⁸. *Journal*, t. I, p. 555 (« Mercredi », janvier 1907).

²⁹. *Journal*, t. I, p. 682 (« Les Sources », 15 octobre 1911).

tard ³⁰... ».

12) (une fonction resté sans nom dans l'exposé de Marty) tout commentaire sur la supervision à l'accès des cahiers : « j'ai perdu la clef de ma petite malle bleue où j'avais caché le cahier qui me sert de journal ³¹ ».

Il est bien évident que ces catégories ne sont pas mutuellement exclusives (par exemple la dernière implique presque nécessairement la fonction 3 de la référentialité), mais cette taxinomie nous donne au moins un point de départ pour faciliter leur analyse. Ces douze catégories ne sont nullement exhaustives non plus. On peut ajouter tout de suite quelques fonctions qui nous paraissent très fréquentes et qui pourtant ne semblent pas rentrer dans aucune des douze catégories de Marty. Tout d'abord il y a la fonction interrogative, fonction qui regroupe tous les passages où Gide questionne sa pratique : « À quoi me sert ici ce *Journal* ³² ? » ou « Pourquoi je parle de cela ³³ ? ». On peut ajouter aussi la fonction de proscription : « Mieux vaut alors ne pas écrire ³⁴ » ou « Je me retiens de parler de ³⁵ »..., c'est une autre catégorie dont on trouve beaucoup d'exemples dans le *Journal*. Mais l'important, bien sûr, n'est pas tant la description de ces catégories, c'est plutôt de voir à quel degré et comment leur fréquence varie à travers le texte. Car si leur fréquence globale (c'est-à-dire toutes catégories confondues) peut signaler le degré d'autonomie qu'atteint le *Journal*, la multiplication d'une de ces catégories à un moment particulier peut signaler une certaine mutation dans la pratique.

Par exemple on s'attendrait, peut-être, à une diminution de ces commentaires autoréférentiels, toutes catégories confondues, au fur et à mesure que la pratique devient une habitude chez Gide. Une fois que la pratique atteint un certain équilibre, une fois que Gide développe une certaine accoutumance au *Journal*, il serait, en effet, tout à fait logique que ces commentaires diminuent, pour laisser place à des notations moins structurales. En fait, comme nous l'avons déjà laissé entendre, cela n'est pas du tout le cas. Ces commentaires se trouvent d'un bout à l'autre du *Journal*, avec certes des fluctuations selon les catégories, mais pas du tout avec une diminution progressive à partir de l'accès à l'autonomie situé par Marty vers 1902 ou 1905. Tout se passe comme si Gide avait toujours besoin de s'exprimer sur sa pratique, de donner un cadre à son écriture.

Deuxièmement, on pourrait s'attendre à ce que certaines catégories soient plus présentes à certains moments : que la fonction interrogative,

³⁰. *Journal*, t. I, p. 926 (7 février 1916).

³¹. *Journal*, t. I, p. 468 (15 juillet 1905).

³². *Journal*, t. I, p. 451 (« Lundi » [22] mai 1905).

³³. *Journal*, t. I, p. 645 (« Vers Marseille, en auto » juillet 1910).

³⁴. *Journal*, t. I, p. 337 (janvier 1902).

³⁵. *Journal*, t. I, p. 1033 (19 [mai] 1917).

les commentaires du type « pourquoi j'écris ceci », se trouvent surtout au début du *Journal* et que ceux qui parlent de l'accès aux cahiers, la douzième fonction de Marty, se trouvent près de la fin. Ou que la fréquence de la catégorie de l'autoréférentialité éditoriale s'accroisse une fois que la publication du *Journal* est plus ou moins certaine. Ou encore que la fonction destructive s'accroisse pendant les moments de crise, voire que les propos sur les cahiers (la référentialité) deviennent moins fréquents une fois que la pratique est « établie » — que Gide trouve la sorte de cahier qui lui convient.

Cela dit, bien qu'une fréquence accrue de certaines catégories puisse être significative, pour d'autres le rapport qu'on pourrait établir entre leur fréquence et une quelconque motivation reste trop aléatoire. Celles du type : « incapable d'écrire une ligne », ou : « rien pu noter », la catégorie d'autoréférentialité négative, ne peuvent nous renseigner que d'une façon indirecte : elles témoignent qu'au moins à ces moments-là Gide ressent le poids du calendrier journalier. Autrement dit, bien qu'il n'ait pas pu écrire grand'chose, Gide sait qu'il aurait dû écrire ; d'où tous les passages, c'est presque une catégorie à part, où Gide emploie le mot *devoir* : « j'ai peine à écrire ces quelques lignes et ne le fais que par devoir ³⁶ » ou « J'aurais dû noter ³⁷ » ou « J'écris ceci par devoir ³⁸ » ou encore *vouloir* : « J'aurais voulu noter ³⁹ ». Bref, interpréter ces commentaires n'est pas une entreprise évidente. Cependant il nous semble qu'ils peuvent nous révéler des aspects de l'écriture journalière de Gide jusqu'ici peu étudiés.

L'AVANT-JOURNAL

La première chose à noter, c'est qu'il y a très peu de commentaires autoréférentiels dans les premières années du *Journal* — du moins tel qu'il est édité aujourd'hui (rappelons que les deux grandes éditions antérieures à la plus récente Pléiade — le *Journal des Œuvres complètes* et la première édition en Pléiade — commencent, elles, à l'automne 1889). En effet, mis à part quelques références assez inconséquentes au *Journal* des Goncourt et à celui de Michelet qu'on peut verser dans la catégorie martyienne d'intertextualité, pour les années 1887, 1888 et 1889, il n'y a que trois références qu'on puisse caractériser d'autoréférentielles. Deux, qui apparaissent au début de 1889, parlent de la façon dont Gide souhaite multiplier ses cahiers pour rendre leur contenu homogène : un pour ses

³⁶. *Journal*, t. I, p. 712 (« Jeudi », février 1912).

³⁷. *Journal*, t. II, p. 226 (« Narbonne », 18 août 1930)

³⁸. *Journal*, t. II, p. 547 (7 septembre 1936).

³⁹. *Journal*, t. II, p. 333 (2 janvier 1932).

poèmes, un pour « la vie intellectuelle actuelle ⁴⁰ », un autre encore pour « de vrais contes ou récits ⁴¹ », comme si son *Journal* ne pouvait pas intégrer d'écrits de nature disparate, chaque domaine nécessitant la délimitation qu'apporte le support matériel (c'est un phénomène auquel nous allons revenir — une telle multiplication de cahiers serait-elle un indice de la fragilité de la pratique ?). L'autre référence, plus conséquente, est la suivante :

Je devrais écrire moins de pages d'imagination et mettre des notes plus personnelles, de critiques, de jugements, etc. Il serait intéressant pour moi, plus tard, de retrouver comment les idées me sont venues et de voir quelles sont les lectures ou les événements qui les ont fait naître ⁴².

Ces deux phrases constituent certes un commentaire autoréférentiel important. Ce sont des commentaires de Gide sur ce que peut apporter un journal — même le « devoir » du *Journal*, quoique conditionnel, est présent. Mais au total ces quelques références, réparties sur trois ans (et ce ne sont pas des années creuses pour le *Journal* — une centaine de pages en Pléiade), représentent le niveau le plus faible de commentaires de ce genre pour tout le *Journal*. Et ce fait peut paraître assez paradoxal pour la raison suivante : si, comme nous l'avons proposé, ces passages autoréférentiels font office, en quelque sorte, d'éléments génétiques du *Journal*, comment se fait-il que le *Journal* semble débiter avant que ces éléments soient en évidence ? La réponse à cette question nous paraît assez simple. En réalité on n'a pas encore affaire ici à un véritable journal ; ou, pour être plus précis, on n'a pas encore affaire, pendant ces années-là, à une véritable pratique journalière. Ce qu'on lit, pendant ces premières années du *Journal* de Gide, c'est une collection de notes rédigées par un auteur qui n'a pas encore élaboré une pratique du journal ; des notes écrites avant que l'auteur ait découvert la forme de sa pratique, un cadre pour son écriture, et donc, pour tout dire, avant qu'il soit diariste.

La quasi-absence de ces commentaires est importante non seulement parce qu'elle semble confirmer la proposition de Marty que le *Journal* accède à son autonomie, à son statut d'œuvre, d'une façon progressive, mais aussi parce qu'on a là un échantillon de l'écriture quotidienne de Gide qui n'est pas « journalière » — si nous pouvons donner à cet adjectif un sens tout à fait spécifique. Autrement dit, on peut, il nous semble, écrire d'une façon quotidienne sans pour autant que le résultat soit de l'écriture « journalière », que le résultat relève du journal. Certes la ligne de démarcation entre l'écriture quotidienne et l'écriture « journalière » n'est

⁴⁰. *Journal*, t. I, p. 44 (17 février 1889).

⁴¹. *Journal*, t. I, p. 50 (mars 1889).

⁴². *Journal*, t. I, p. 28 (25 août 1888).

pas absolue, mais n'est-il pas vrai que nous touchons ici, certes de biais mais le point vaut d'être approfondi, à un des arguments évoqués pour exclure le *Journal* du statut d'œuvre littéraire ? À savoir que le *Journal* est un texte sans règles, un texte qui manque de forme. Comme si, dès que quelqu'un écrivait dans un cahier plus ou moins quotidiennement, les critères du genre étaient bel et bien remplis.

Le critique Gérard Genette parle de cette question dans un texte qui, d'ailleurs, s'inspire largement d'un des derniers textes publiés par Roland Barthes : « Délibération sur le journal ("intime"⁴³) ». Dans un brillant commentaire qui prend forme à partir d'une phrase de Barthes sur son indécision vis-à-vis de sa propre pratique du journal, Genette démontre comment l'essentiel du journal, le « diarisme », n'est nullement la suite inévitable d'une certaine fréquence des notes quotidiennes, bref de la constance de la pratique, mais plutôt de la constance du *projet* de tenir un journal. Ainsi il définit le diarisme, non comme une activité, mais comme une opinion. C'est-à-dire que c'est moins le fait d'écrire chaque jour, ou plus ou moins régulièrement, que le fait de croire à ce que Genette appelle « la vertu du journal⁴⁴ ». Pour retourner à Gide, il nous paraît que l'absence de commentaires autoréférentiels dans les premières années de son *Journal* montrent que c'est cette opinion, cette croyance en la vertu du journal, ce *projet*, qui n'est pas encore développé chez Gide. Autrement dit, le *Journal*, comme texte, n'est pas encore sous l'influence d'un esprit diariste.

En tenant compte de ces idées, il serait possible de réévaluer les raisons pour lesquelles Gide avait décidé de commencer les éditions du *Journal* publiées de son vivant, celle de 1932 des *Œuvres complètes* et celle de 1939 en Pléiade, à partir d'une note d'automne 1889. Car si ces deux éditions commencent avec la même note de 1889 : « Avec Pierre. Nous montons au sixième d'une maison de la rue Monsieur-le-Prince⁴⁵... », rien, en principe, n'empêchait Gide de faire débiter son *Journal* avec les notes antérieures⁴⁶. Étant donné que le *Journal* fut publié dans les *Œuvres complètes* pour accompagner les œuvres de fiction (dont les premières furent *Les Cahiers d'André Walter* et *Le Traité du Narcisse*, textes de 1891), il

⁴³. Gérard Genette, « Le journal, l'antijournal » in *Poétique* n° 47 (septembre 1981) pp. 315-22. (L'article de Barthes, « Délibération (pour Éric Marty) sur le journal ("intime") », parut dans *Tel Quel* n° 82, novembre 1979, pp. 8-18, et fut repris dans *Le Bruissement de la langue*, Paris : Seuil, 1984, pp. 399-413.)

⁴⁴. *Ibid.*, p. 318.

⁴⁵. *Journal*, t. I, p. 102 (« Automne » 1889).

⁴⁶. Gide lit les cahiers des années 1887, 1888 et 1889 à la Petite Dame en février 1931, justement à l'époque où ils étaient en train de choisir ce qui ferait partie du premier tome des *Œuvres complètes*. Voir *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. II (Paris : Gallimard, 1974), p. 134.

n'est peut-être pas surprenant que l'on ne trouve pas, dans cette édition, des cahiers plus anciens ⁴⁷. Et en ce qui concerne l'édition de la Pléiade, l'attrait d'un chiffre rond entre 1889 et 1939, 50 ans, aurait aussi joué un certain rôle dans la décision. Mais ne peut-on pas ajouter à ces raisons une certaine idée qu'aurait eue Gide que ses notes antérieures à l'automne 1889 ne constituaient pas, à proprement parler, son véritable « Journal » ? Et donc, que ces notes ne devraient pas faire partie de son *Journal* ? Il nous semble en effet possible que la décision d'opter pour l'automne 1889 comme début du *Journal* fut aussi en partie motivée par une considération, de la part de Gide, des aspects soi-disant formels de son écriture. Gide savait qu'il ne tenait pas de « journal » en 1887 malgré le fait qu'il possédait encore des notes de cette époque. Et à l'analyse, nous apercevons toujours que le projet diariste fait défaut pendant les premières années de l'écriture « quotidienne » de Gide.

1889-1901 : LES BALBUTIEMENTS D'UN PROJET DIARISTE

Si, pour les trois premières années du *Journal*, tel qu'il est édité aujourd'hui, la rareté des commentaires autoréférentiels nous paraît significative, dans les années qui suivent, disons jusqu'à la fin de 1901, leur nature et leur répartition semblent montrer qu'il n'y avait toujours pas de véritable projet journalier — il faut dire aussi que la quantité de notes est assez faible. Cela dit, on peut, il nous semble, voir un certain développement de ce que nous pouvons appeler le projet diariste à travers ces commentaires écrits entre 1889 et 1901.

Dès janvier 1890, par exemple, on trouve les premiers commentaires qu'on pourrait verser dans la fonction interrogative. La première note pour l'année 1890 commence, en effet, par la question journalière par excellence : « Écrire... quoi ⁴⁸ ? » C'est une question révélatrice en tant qu'elle montre que le désir d'écrire existe avant le projet de noter quelque chose de spécifique. Autrement dit, Gide ouvre son cahier non pas pour écrire quelque chose, mais simplement pour écrire. Ce désir gratuit, cette envie d'écrire simplement pour écrire, deviendra par la suite caractéristique de la pratique gidienne. Mais en 1890, et dans la même note, le *Journal* a une raison d'être tout à fait spécifique : « J'écris car j'ai peur d'oublier ⁴⁹. » Le *Journal* n'a rien d'énigmatique, il est là pour lutter contre une mémoire po-

⁴⁷. Le tome I des *Œuvres complètes*, qui est paru en 1932, contient également *La Tentative amoureuse* (de 1893), *Le Voyage d'Urien* (1893), *Paludes* (1895) et le *Journal* de 1889 à 1895.

⁴⁸. *Journal*, t. I, p. 112 (« Minuit »), Rouen, 5 janvier 1890).

⁴⁹. *Ibid.*

tentiellement défaillante :

J'ai peur d'oublier. Et sur ces papiers je veux accrocher, comme on garde des fleurs séchées dont le parfum effacé vous rappelle, je veux accrocher les souvenirs de ma jeunesse fuyante, afin que plus tard je me souviennne ⁵⁰.

Ces phrases sont intéressantes parce qu'une telle motivation (écrire pour se souvenir, écrire pour ne pas oublier), c'est-à-dire l'idée qu'on tient un journal pour sauver l'expérience vécue de l'oubli, n'a pas, ou quasiment pas, de suite dans le *Journal* de Gide après 1901. Il semble que très vite Gide se rend compte que ses notes ne pouvaient pas remplir le rôle de garde-mémoire. Ainsi la fonction interrogative cède la place, par la suite, à l'autre fonction que nous avons ajoutée à celles de Marty, la fonction proscription. L'événement est toujours noté, mais ce qui est important, c'est de ne pas gâter le présent :

Enterrement de ma tante Briançon.

Je ne dirai point ces choses, car l'émotion perdrait sa fleur de spontanéité sincère, à être analysée pour l'écrire ⁵¹.

Ne pas dire (proscription) parce que l'analyse gâte le présent. Ce n'est peut-être pas trop exagérer de dire qu'ici nous voyons éclore un des aspects fondamentaux de l'écriture journalière gidienne. C'est-à-dire qu'il nous semble que c'est ici, au début de 1890, qu'on peut voir une préfiguration de l'importance que la notation du présent prendra par la suite dans le *Journal*. Laisser trace sans tout de même gâter le présent. Noter mais non pas raconter. Voilà un des aspects de l'écriture journalière que nous aurons l'occasion d'approfondir plus loin.⁵²

L'année suivante les échos de ce débat sont toujours apparents. L'interrogation est toujours de mise : « que sert de raconter ⁵³ ? », et des raisons similaires sont évoquées, cette fois-ci sous la forme d'une sorte de syllogisme : « Les événements ne sont que des prétextes ; l'émotion seule est importante. L'émotion ne se raconte pas ⁵⁴. » Donc, la conclusion est cette fois-ci éludée : inutile d'écrire dans un journal, du moins s'il s'agit d'essayer de se souvenir d'une émotion qui, finalement, est fondamentalement insaisissable. Ici encore, nous sommes, semble-t-il, dans l'opposition entre l'événement noté et ce qui en découle (ici l'émotion), nous voyons les balbutiements de ce qui deviendra une des clés du *Journal* gidien. Remettons à plus tard notre commentaire sur cette opposition. Il y a d'autres exemples

⁵⁰. *Ibid.* ; ce passage fut repris, presque textuellement, dans *Les Cahiers d'André Walter* (éd. Claude Martin, Paris : Gallimard, coll. « Poésie », 1986, p. 57).

⁵¹. *Journal*, t. I, p. 113 (« Vendredi », [janvier] 1890).

⁵². Voir plus loin la section « "Je note" de 1912 ».

⁵³. *Journal*, t. I, p. 142 (3 septembre 1891).

⁵⁴. *Journal*, t. I, pp. 142-3 (3 septembre 1891).

qui semblent révéler ce que nous voyons comme le développement du projet diariste entre 1889 et 1901.

Bien que la fréquence d'autres commentaires autoréférentiels soit assez faible et que les notes quotidiennes restent peu régulières et peu importantes, deux ou trois commentaires témoignent qu'il y avait d'autres évolutions dans la pratique gidienne pendant les années 1890. Notons d'abord l'apparition du premier commentaire qu'on pourrait verser dans la catégorie « inchoative » de Marty. En effet, pendant l'été 1891, le « poids » journalier, c'est-à-dire la pression ressentie par le diariste de faire en sorte que sa pratique soit régulière, atteint un niveau tel que Gide note, et ceci pour la première fois, qu'il « recommence » à écrire. Noter qu'on « recommence » implique, bien sûr, qu'on avait, à un moment donné, cessé. Et cesser et recommencer amènent le verbe « interrompre » qui implique qu'il y a au moins le commencement d'un projet de *tenir* un journal (bien que ce vocable ne soit pas utilisé par Gide dans ce contexte avant 1902). Voici le premier paragraphe de la note en date du 10 juillet 1891, note écrite après une « interruption » d'une quinzaine de jours :

Je recommence à écrire. C'est par lâcheté morale que je me suis interrompu. Je devrais, par hygiène, me forcer à écrire ici chaque jour quelques lignes ⁵⁵.

Que la note suivante soit datée du 22 juillet ne diminue en rien la portée de celle-ci. Elle représente la première profession de foi du diariste Gide. Et le fait que Gide parle de sa « lâcheté morale » comme étant responsable de cette interruption ne peut que renforcer notre impression qu'il s'agit d'une sorte de foi. L'auto-sollicitation, l'incitation à « se forcer » à écrire « quelques lignes » augmente aussi, nous semble-t-il, cette impression. Comme la foi, c'est la constance et non la quantité (« quelques lignes ») qui est de première importance.

Propos similaire à l'automne 1894. Rappelons que c'est à cette époque que Gide s'installe à La Brévine en Suisse pour y écrire *Paludes*. Et quoique la motivation d'écrire un journal semble proche de celle d'un adolescent (« je veux reprendre une éducation personnelle, de nouveau faire attention à moi-même et ne plus vivre à l'aventure ⁵⁶ » — il est vrai que ce passage fut copié d'une lettre à Madeleine), ce qui est révélateur c'est que Gide n'écrit pas simplement de nouveau dans un cahier, il « reprend » un journal qu'il avait « cessé » depuis un certain temps : « Je reprends un journal que j'avais cessé depuis quatre ans je crois [...]. Donc je reprends un journal ⁵⁷. » Certes, il n'écrit pas : je reprends *mon* journal

⁵⁵. *Journal*, t. I, p. 134 (10 juillet 1891).

⁵⁶. *Journal*, t. I, p. 186 (octobre 1894).

⁵⁷. *Ibid.* Pourquoi « quatre ans » ? S'agit-il d'un lapsus ? Nous n'en savons rien. En tout cas le fait est qu'il n'y a pas de « silence » d'une telle ampleur avant cette note.

(ce qui aurait été encore plus significatif), mais son langage nous semble quand même assez révélateur.

En somme, déjà pendant les années 1890, et avant que le *Journal* ait atteint son autonomie, avant aussi que la quantité de notes soit tellement importante, les prémices d'un certain projet diariste sont évidents. Mais c'est en 1902 que ce projet, pour la première fois, se concrétise, même si ce n'est que pour une période assez courte.

L'HIVER 1902

Entre le 5 janvier et le 16 février 1902, pendant son séjour à Paris, Gide écrit presque chaque jour, et quelques jours plusieurs fois par jour, dans son *Journal* (pour compléter cette année du *Journal*, il n'y a que deux notes fin février, neuf au total pour le mois de mars et une seule d'octobre). Cette période d'un peu plus d'un mois, qui remplit 38 pages en Pléiade, surpasse, et de loin, à la fois en fréquence et en quantité, toute autre période du *Journal* avant l'été 1905. S'il nous paraît assez vain de s'attarder sur les motivations possibles pour cette recrudescence de la pratique — c'est un domaine d'enquête qui, selon nous, ne peut aboutir qu'à des hypothèses stériles —, il faut quand même signaler que Gide finit *L'Immoraliste* en décembre 1901 et que la fin de la rédaction de ce roman représente, pour citer la récente biographie de Claude Martin, « le début d'une très longue période creuse [1901-1909] de la carrière de l'écrivain ⁵⁸ » (si nous voyons très bien ce que Martin veut dire ici, il est intéressant de noter que pour lui l'écriture du *Journal* ne semble pas faire partie de la « carrière d'écrivain » de Gide ; en réalité cette « période creuse » est la période où la pratique journalière prend, comme on verra plus loin, son essor). Plus intéressant, selon nous, sont les passages autoréférentiels écrits au début de 1902 qui, eux, montrent d'autres aspects importants de l'écriture journalière gidienne.

Signalons d'abord deux passages où Gide commente directement sa façon de noter, et de là ce qui le motive à écrire ses notes quotidiennes. Le premier est assez énigmatique. Il s'agit de la seconde des trois notes écrites le vendredi 10 janvier (il y a, en effet, trois notes datées, respectivement : « Vendredi 10 janvier », « 10 janvier » et « 10 heures du soir »). Si la note commence en faisant allusion à Stendhal, il n'est pas certain que Gide pense nécessairement au *Journal* de Stendhal qu'il ne lit, du moins d'une façon systématique, qu'en 1905 ⁵⁹. Voici la note du « 10

⁵⁸. Claude Martin, *André Gide ou la vocation du bonheur*, t. I (Paris : Fayard, 1998), p. 393.

⁵⁹. Marty attribue la reprise de la pratique journalière en 1902, du moins en partie, à la lecture du *Journal* de Stendhal (voir sa Notice in *Journal*, t. I, p. 1299). Pour nous, il

janvier » dans son intégralité :

Le besoin d'écrire de Stendhal... Le besoin qui me fait écrire ces notes n'a rien de spontané, d'irrésistible. Je n'ai jamais pris de plaisir à *écrire vite*. C'est pourquoi je veux m'y forcer ⁶⁰.

La première chose à remarquer c'est l'aveu que le « besoin » d'écrire n'est ni « spontané » ni « irrésistible ». Cela va à l'encontre de nos idées reçues sur l'écriture des journaux intimes comme étant justement à la fois spontanée et irrésistible. Steven Rendall, par exemple, parle, dans un article sur les journaux publié dans la revue *Diacritics*, de l'« obligatory force ⁶¹ » des journaux. Où on peut mettre en contraste l'initiative que semble prendre Gide, dans cette note, avec la passivité évidente dans un passage de l'autobiographie de Simone de Beauvoir sur le début de son journal à elle : « Et puis un matin, la chose arriva. Alors dans la solitude et l'angoisse, j'ai commencé à tenir un journal ⁶². » Ruse de la part de Gide ? Besoin de se convaincre que son *Journal* à lui est quelque chose de différent ? Différent surtout de celui des Goncourt qu'il lit effectivement à ce moment-là ? Difficile à dire. Toujours est-il que cet aveu montre que Gide réfléchit à sa pratique et arrive même à trouver en elle une raison d'être tout à fait claire : il s'agit de se forcer à écrire vite.

On trouve le même thème huit jours plus tard et cette fois-ci justement au sujet des frères Goncourt dont Gide lit à la fois un volume de leurs lettres, leur *Journal* et un livre de critique sur eux. Ces lectures inspirent le commentaire suivant :

J'ai beaucoup réfléchi sur eux et autour d'eux ; mais noter, si mal que ce soit, ce que je pense, me forcerait d'écrire de nouveau lentement, et c'est surtout ce qu'*ici* je veux éviter ⁶³.

(Le soulignement d'« ici », présent dans le manuscrit, n'a pas été respecté dans les diverses éditions publiées ⁶⁴.) Voici encore un exemple d'un souhait d'écrire qui prime sur le souhait d'écrire quelque chose de spécifique, où l'acte d'écrire est plus important que le contenu. On pourrait peut-être attribuer ce désir d'écrire vite à une sorte de réaction contre la longue et difficile rédaction de *L'Immoraliste* que Gide vient de terminer,

semble que le *Journal* de Stendhal a eu beaucoup plus de chances d'avoir eu une influence sur Gide pendant l'année 1905, où on trouve, en effet, de multiples références au *Journal* de Stendhal dans le *Journal* de Gide.

⁶⁰. *Journal*, t. I, p. 317 (10 janvier 1902) ; Gide souligne.

⁶¹. La « force obligatoire » des journaux. Steven Rendall, « On Diaries » in *Diacritics*, vol. 16, n° 3 (automne 1986), pp. 57-65 ; p. 60.

⁶². Simone de Beauvoir, *La Force de l'âge* (Paris : Gallimard, « Livre de poche », 1960), p. 435.

⁶³. *Journal*, t. I, p. 327 (18 janvier 1902).

⁶⁴. Cahier 13, γ 1569.22 R.

mais en réalité ces deux passages ne sont pas les seuls, dans le *Journal*, à parler de la nécessité d'écrire vite. Nous aurons l'occasion d'explorer ce phénomène plus tard — phénomène qui a un parallèle, il nous semble, avec le désir qu'avait Gide de *noter* au lieu de *raconter* (la spécificité que donne Gide à ces deux termes sera traitée par la suite ⁶⁵)—, pour le moment c'est plutôt la fonction de ces commentaires qui nous intéresse. Si ces deux passages, par leur contenu, s'approchent de l'exemple que donne Marty pour illustrer la fonction « didactique » (« Ce carnet est commencé pour m'apprendre à écrire plus couramment » — phrase de mai 1905), il est évident qu'ils ne sont pas formulés de la même manière. En fait ils font partie, selon nous, d'une autre catégorie de commentaires autoréférentiels, une catégorie bien répandue dans le *Journal* : la catégorie de commentaires où Gide s'exprime sur la façon dont il désire écrire dans son *Journal*. On peut appeler cette fonction la fonction de la prescription, et si ces passages ne sont pas strictement les premiers exemples de cette fonction à apparaître dans le *Journal* (par exemple une phrase de janvier 1890, déjà citée, doit en faire partie : « Le meilleur c'est d'écrire au hasard ⁶⁶ »), il nous semble que ces deux évocations d'écrire vite haussent l'importance de cette fonction de la prescription à un nouveau niveau. Et, partant, ces notes montrent que Gide devient encore plus conscient de sa pratique journalière ; conscient, pourrait-on dire, au second degré : non seulement de la manière qu'il a de tenir son journal, mais de la manière dont il veut le tenir ; sa pratique devient, en somme, encore plus réfléchie.

Pendant cette même période d'un peu plus d'un mois, on trouve d'autres passages autoréférentiels, qui méritent au moins d'être signalés. Citons d'abord une phrase du 19 janvier qu'on pourrait classer dans la fonction de la catharsis : « En rentrant du dîner, exaspéré et désolé de n'avoir pu travailler de presque tout le jour, je me calme en écrivant ces notes ⁶⁷. » Et un autre, quelques jours plus tard, qui s'insère dans celle de la proscription : « J'ai ce soir le visage et l'esprit tout ridés. Mieux vaut alors ne pas écrire ⁶⁸. » Tous deux, quoique, en ce qui nous occupe à présent, de faible intérêt intrinsèque, montrent la fréquence des passages autoréférentiels pendant cette époque : Gide pense à sa pratique, elle devient un sujet de son *Journal*.

Mais plus intéressant est le début de la note du 13 février. Entre le 9 et le 12 février Gide part, avec son cousin Paul Gide, en Belgique. Le 9, comme s'il avait décidé de laisser son cahier à Paris, Gide écrit une seule phrase qui se lit presque comme une excuse, cette fois-ci à l'avance, du

⁶⁵. Voir plus loin notre section « "Je note" de 1912 ».

⁶⁶. *Journal*, t. I, p. 116 (janvier 1890).

⁶⁷. *Journal*, t. I, p. 331 (9 janvier 1902).

⁶⁸. *Journal*, t. I, p. 337 (24 janvier 1902).

« silence » dans le journal qui va suivre : « Départ pour Bruxelles avec Paul ⁶⁹. » La note suivante est du 13 :

Retour le 12, à 6 heures du matin. J'ai, ce 13 au soir, beaucoup de mal à reprendre ce journal. Je voudrais pourtant le continuer jusqu'à Cuverville. De petites habitudes, comme veut Nietzsche ; mais les miennes sont trop brèves. Cela ne mène à rien de bon ⁷⁰.

Ce passage est intéressant à plusieurs égards. D'abord, avec la note précédente qui annonce le départ pour la Belgique, on voit l'importance que Gide semble accorder, à cette époque, à la régularité de sa pratique. Le silence de quatre jours est encadré par l'explication de ce silence, le départ et le retour sont notés avec précision, soulignant un sens qui concerne d'abord et surtout sa pratique journalière : certes il y a un trou dans mon journal mais vous voyez bien que j'y suis pour rien ! Deuxièmement si Gide, après ce trou, a du mal à « reprendre » sa pratique — mot intéressant en lui-même —, pour nous, bien sûr, le fait qu'il note qu'il a du mal l'est encore plus.

Une dernière remarque sur cette recrudescence du *Journal* de 1902. Il porte sur un commentaire qu'on trouve dans la dernière note de 1902. Comme nous l'avons dit, après les trois premiers mois, Gide n'écrit qu'une seule note pour le reste de l'année ; c'est une note assez longue, écrite le 10 octobre dans son lit (il est malade) et qui prend la forme d'une sorte de résumé de l'année écoulée. Gide y parle de son jardin et de ses hôtes à Cuverville, ses travaux (« Oscar Wilde, in memoriam », une introduction pour l'édition courante de *L'Immoraliste*) etc., mais il commence cette note par une réflexion sur la période que nous venons d'évoquer : « J'ai tenu un journal assez détaillé, tout le temps que je suis resté à Paris cet hiver ⁷¹ ». Ce qui est à remarquer c'est le fait que Gide ouvre une telle note avec cette phrase. À quoi sert-elle ? Gide sait très bien qu'il a tenu un journal pendant son hiver à Paris, tout lecteur éventuel du *Journal* sait aussi (il est là, ce « journal assez détaillé », on vient de le lire !), mais malgré cela Gide ressent le besoin de le constater. C'est aussi, il faut le noter, la première fois que Gide admet qu'il « tient » un journal. Et même si, cette fois-ci, c'est pour opposer ce présent où il ne le tient pas à un passé où il le tenait, cette acceptation du vocabulaire traditionnel du journal nous apparaît comme un pas de plus vers la croyance en la vertu des journaux ; un pas de plus, pour tout dire, vers son statut de diariste.

⁶⁹. *Journal*, t. I, p. 345 (9 février 1902). Notons que dans le manuscrit cette phrase est suivie par la mention : « (à 6 heures du soir) » (cahier 14, γ 1570.10 R).

⁷⁰. *Journal*, t. I, p. 345 (sans date [13] février 1902).

⁷¹. *Journal*, t. I, p. 353 ([10 octobre] 1902).

(La fin au prochain numéro.)